

Abel Quentin
LE VOYANT D'ÉTAMPES



**« Il y a du Marc Dugain dans la façon
d'Abel Quentin d'observer le grand bal de dupes
dans lequel nous évoluons et de passer au fer
de sa prose vive les ressorts troubles de notre époque. »**

ELLE

Le Voyant d'Étampes

Du même auteur

Sœur, Éditions de l'Observatoire, 2019 ; J'ai Lu, 2021.

Abel Quentin

Le Voyant d'Étampes

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0930-0
Dépôt légal : 2021, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Aux vieux sangliers

« Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire. Je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée. »

Frantz Fanon,
Peau noire, masques blancs, 1952

« La lune se noyait dans tous les Potomac
Je mendiais ton amour et ses très grands bûchers »

Robert Willow,
Massachusetts Avenue, 1951

I

THE WINNER TAKES IT ALL
(LE GAGNANT RAFLE LA MISE)

– « Nous sommes tous des enfants d’immigrés »... Ça veut dire quoi, ça ? Vous pensez vraiment que vous pouvez ressentir le dixième de ce que ressent un immigré ? Vous ne pensez pas qu’il était temps de les laisser parler, les « enfants d’immigrés » ? De ne plus confisquer leur voix ?

Jeanne, la nouvelle copine de ma fille avait un regard dur, la bouche pincée. Elle me faisait penser à une puritaine qui aurait vécu dans l’Iowa, disons, en 1886. Sa mâchoire était contractée sous l’effet d’une souffrance continue.

Il était vingt heures et la soirée était mal engagée. Lorsque j’avais demandé une Suze, le serveur m’avait jeté un regard interrogatif : à l’évidence, il n’en avait jamais entendu parler. J’avais dû me rabattre sur un cocktail au concombre où surnageaient des graines de sésame. « *On dirait des fientes de souris naines* » avais-je ricané sans réussir à détendre l’atmosphère. Une tension poisseuse régnait autour de la table – il était difficile de faire naître, en quelques minutes, des liens de cordialité entre les êtres humains. Seule Léonie semblait à son aise et buvait bruyamment un thé au poivre du Sichuan, en nous écoutant discuter. Cette fille simple et bonne ne pouvait pas imaginer qu’entre deux personnes qu’elle aimait ne naisse pas, automatiquement, une amitié réciproque.

Je bredouillai un mea culpa, tentai de m’expliquer en rappelant que Harlem Désir, le cofondateur du mouvement SOS Racisme,

était d'origine antillaise. Pour Julien Dray, je n'étais pas sûr, il faudrait que je regarde, mais il n'est pas impossible qu'il soit quelque chose comme un Juif alsacien. Ou bien d'Algérie. Je promettais de me renseigner.

*

Nous étions trois autour de la table, moi, ma fille Léonie et sa copine Jeanne. C'était, en soi, une petite révolution. Depuis cinq ans, j'avais instauré le rituel du dîner dominical en tête-à-tête avec ma progéniture. Aucun tiers n'était accepté. J'avais suivi le conseil de mon ex-épouse, Agnès, de *sanctuariser un moment père-fille*. Agnès, aux conseils si précieux, dont la sagesse me manquait cruellement depuis notre divorce, à présent que je devais tracer ma route solitaire.

Léonie habitait à Pontoise, dans le quartier Saint-Martin qui étirait ses rues étroites et humides autour de la gare. Elle ne m'avait jamais invité chez elle et j'en avais pris mon parti : sans doute craignait-elle mes sarcasmes lorsque je découvrirais la décoration de sa bonbonnière *butch* qu'elle avait dû reconstituer à l'identique, après son déménagement, avec ses posters de Christine & the Queens et ses effluves de papier d'Arménie. Il était terrible d'inspirer un tel sentiment à son enfant (au lieu d'être le refuge, le regard sous lequel il fait bon s'abriter). De fait, les sarcasmes qui m'échappaient parfois étaient surtout destinés à moi-même. J'en voulais à Léonie de trop me ressembler. Ma fille avait hérité de moi une propension certaine à l'échec, quoique celle-ci ne s'accompagnât pas de l'aigreur paternelle, de sa sinistre lucidité : elle était gaie comme un pinson. Elle travaillait dans le coaching relationnel appliqué au monde de l'entreprise, un de ces emplois qui pullulaient comme des poissons pilotes (des sangsues, aurait dit Marc) autour des industries et

des services de l'économie de marché, profitant de l'essor du concept tartuffier de *responsabilité sociale des entreprises*. L'idée, pour les entreprises converties au RSE, était grosso modo de convaincre le public qu'elles étaient des acteurs du capitalisme à visage humain ; que leur gloutonnerie, leur cynisme, leur brutalité connaissaient certaines limites, et qu'elles étaient soucieuses du bien-être de leurs salariés (et même, pourquoi pas, de leur bilan carbone). Pour lui donner chair, on payait (mal) des prestataires extérieurs qui apprenaient aux gens à se parler, à libérer la parole dans l'open space. C'est à cela que s'employait Léonie, chaque jour, dans des salles de réunion trop chauffées du quartier de La Défense. Concrètement, cela consistait à organiser des petits jeux auxquels devaient se prêter des cadres atterrés ou rigolards, et à diffuser quelques slides de documents PowerPoint qui expliquaient très sérieusement qu'« un regard fuyant, en langage non verbal, est un signe de défiance de l'interlocuteur ». Parfois elle dispensait ses conseils à distance, sur Skype. Bref, c'était un boulot à la con, et il aurait été amusant d'en rire un peu avec l'intéressée, en bons camarades. Mais Léonie était un de ces êtres incapables de jeter un bon regard franc sur leurs échecs ; de la même façon qu'elle avait prétendu ne plus supporter la vie parisienne pour expliquer son déménagement dans le Val-d'Oise, alors qu'il n'était un secret pour personne qu'elle n'était plus en mesure de payer l'exorbitant loyer de son appartement de l'Est parisien ; qu'elle avait prétendu que son couple avec Maeva, sa précédente copine, n'allait de toute façon nulle part lorsque cette dernière l'avait quittée pour une stagiaire ; que les circonstances de cette rupture éclairaient la personne de son grand amour d'un jour nouveau, et que le départ de ladite Maeva avec une pétasse à créoles et tropéziennes était finalement ce qui lui était arrivé de mieux dans sa vie. De la même façon qu'elle avait habillé en couleurs

chatoyantes ces déconvenues sentimentales, c'est ainsi qu'elle concluait le récit de chacun de ses retentissants échecs : « C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux dans la vie. » À l'entendre, chaque gadin était une aubaine formidable.

J'aimais me faire dorloter par cette fille joyeuse, à la bonté incompréhensible. Léonie faisait partie des saintes du quotidien qui ne brillent par aucun miracle, aucune action spectaculaire – guérir un homme atteint de la maladie des os de verre, faire couler des larmes de sang à une statue de la sainte Vierge. Il n'y avait donc aucune chance que l'évêque de Pontoise lance une enquête diocésaine en vue de sa béatification. Lors de mon divorce, il y a cinq ans, elle avait pris mon parti de façon étonnante. Elle était pourtant tout juste majeure, libre de s'installer chez le parent de son choix, ou de prendre la tangente. Il était évident que sa vie aurait été plus agréable dans le penthouse de sa mère consultante chez Bain & Company, mais elle avait fait preuve de loyauté, elle s'était sacrifiée parce qu'elle me savait dans une mauvaise passe (nous parlons d'une époque sombre où j'écoutais en boucle mes albums de Motörhead, dans une semi-pénombre, et émergeais chaque matin comme on se réveille d'une amputation). Léonie n'avait pas eu le cœur à me laisser seul et je n'avais pas eu le courage de refuser cette aumône. J'avais accepté, égoïstement. Nous avons été colocataires pendant deux ans, avant qu'un échange universitaire ne l'envoie passer un an à Copenhague. Peut-être, après tout, avait-elle trouvé son compte dans notre cohabitation : sa mère avait une fâcheuse tendance à broyer Léonie avec ses propres rêves, ses exigences de battante *workaholic*. Agnès lui demandait toujours de se surpasser, elle lui présentait le monde comme une jungle où il fallait aller chercher chaque victoire avec les dents. C'était assez juste, et totalement anxigène. De mon côté, je n'étais pas exactement la figure écrasante du patriarche qui

veille sur son clan : ce rôle avait été naturellement occupé par Agnès. Ma complicité avec Léonie, mon ex-épouse en souffrait comme d'habitude : sans broncher.

*

Jeanne, la nouvelle copine de Léonie, avait insisté pour choisir le resto. Façon peut-être de marquer son territoire, ou du moins d'engager les hostilités sur un terrain où elle aurait l'avantage (il me semblait avoir entendu Marc citer un vieux stratège chinois à ce sujet, quelque chose du genre : « Qui ignore la nature du terrain ne pourra faire avancer ses troupes »). Nous nous étions retrouvés au *Renaissance*, une petite cantine branchée dans le quartier de son bureau, près de la Halle Freyssinet. Jeanne était l'associée-fondatrice d'une start-up ; je n'avais pas saisi la nature exacte de ses activités, j'avais seulement compris qu'elle s'occupait de *solutions internet*. Elle était plus âgée que ma fille et, vraisemblablement, financièrement comblée. J'étais heureux de savoir Léonie à l'abri d'une femme aux idées nettes et à la volonté de fer, au moins pour quelque temps. Rassuré et inquiet aussi : Léonie était démunie, vulnérable avec son amour qu'on sentait déjà dévorant, à la merci de cette fille plus âgée, aguerrie. Il fallait qu'elle se protège. Elle devrait, concrètement, exiger quelques garanties. Je m'étais promis de lui parler de sujets triviaux, à l'occasion. Si elles décidaient de se marier, je persuaderais Léonie d'opter pour le régime de la communauté de biens. C'est ce que je n'avais pas fait avec mon ex-femme et je le regrettais, amèrement, chaque jour de ma vie.

Léonie, bonne fille, avait tenté de me faire mousser auprès de sa nouvelle conquête. Elle essayait désespérément de me rendre aimable et m'avait lancé sur mes années militantes, dans les années quatre-vingt. Elle l'avait peut-être fait de façon un peu trop appuyée.

– Tu sais, Jeanne, Papa a été très actif à SOS Racisme, aux débuts de l'assoce, dans les années 1980.

Elle me poussait sur scène avec douceur : vas-y, Papa. Montre-nous ce que tu sais faire. Montre-toi sous ton meilleur jour. J'avais fait mon petit laïus qu'elle connaissait par cœur, raconté la légende des années quatre-vingt, la marche des beurs, les débuts de l'association, la ruche bordélique du 19 rue Martel, le concert géant de la place de la Concorde, mon style de dandy afterpunk ; j'avais raconté qu'à l'époque je fumais des cigarettes en les tenant entre l'annulaire et l'auriculaire, et puis les grand-messes de la Maison de la Chimie, la guéguerre avec les « stals » du Mrap, les grandes tablées avec les « parrains » Coluche et Simone Signoret, l'« *extraordinaire liberté de ces années-là* », sujets que j'avais enfermés dans un récit si stéréotypé que je ne savais plus trop ce que j'en pensais réellement, ni même ce qui s'était vraiment passé. Le récit s'était intercalé entre mes souvenirs et moi-même, comme un film occultant, il les avait modifiés et s'était confondu avec eux. J'avais conclu sur une note d'humilité, *je ne suis pas du tout dans la nostalgie, on devait*

être un peu cons, on n'est pas là pour parler de moi, votre génération est plus mature et elle a aussi ses défis, et là encore je ne savais plus trop ce que j'en pensais réellement, ou peut-être que je ne le savais que trop.

Jeanne n'avait pas marché.

Ce que signifiait sa colère rentrée, je ne le comprendrais que plus tard, après l'Affaire. Ce que Jeanne voulait dire en m'accusant de « confisquer la voix » de ceux que nous défendions, je le sais aujourd'hui, à présent que je suis *éveillé* (*woke*, comme Ils disent) : elle en avait marre des alliés qui demandaient des médailles, elle en avait marre de la componction des mâles blancs autosatisfaits, elle en avait marre des hommes qui voudraient être félicités parce qu'ils *n'attrapent pas les femmes par la chatte*, qui voudraient être applaudis parce qu'ils ont battu le pavé avec un ami noir il y a trente ans de cela, elle en avait marre de la masculinité toxique des vieux soixante-huitards, elle en avait marre du paternalisme de gauche, elle en avait marre des filles à leur papa et peut-être en avait-elle déjà marre de Léonie, qui me regardait comme si j'étais Gilles Deleuze ou Roland Barthes alors que j'étais un vieux soiffard guignolesque. Un raté – et néanmoins un oppresseur, disait le regard courroucé de Jeanne. Et de la pire espèce : celle des *White Saviors*, des sauveurs blancs, le renfort de la dernière heure qui fait alliance avec les Nouvelles Puissances tandis qu'il sent le vent tourner pour son petit cul de babtou cisgenre. Or les Nouvelles Puissances n'avaient déjà plus besoin de moi. Il était trop tard pour montrer patte blanche, il n'y avait plus qu'à tendre les couilles entre les lames du sécateur justicier, il n'y avait qu'à payer, sans se plaindre. Tout cela, je l'ai appris depuis mais je ne faisais guère que le deviner, ce soir-là, au *Renaissance*.

Une dernière fois, je tentai de me justifier :

– Nous n’avons confisqué la voix de personne. Il n’y avait pas de condescendance. Nous étions terrifiés par le résultat du Front national à Dreux, aux municipales de 83. Harlem Désir, Julien Dray étaient des gens charismatiques, visionnaires. On ne voulait rien lâcher. « Nous sommes tous des enfants d’immigrés », c’était un cri du cœur. Un cri de solidarité. Comme le « Nous sommes tous des Juifs allemands » de 68. Nous ne sommes qu’une seule jeunesse, et elle emmerde le Front national.

Jusqu’ici j’avais fait un sans-faute, en tout cas je n’avais rien dit de réellement embarrassant. Je voulais que Léonie soit fière de moi. Être un père digne et présentable. Le regard de Jeanne était toujours sur moi et je suis à grosses gouttes. J’avais l’impression qu’elle me mettait en garde : « Attention à ce que tu vas dire. » Aux tables alentour, des jeunes gens croisaient leurs regards comme on croise le fer. Leurs sourires découvraient des dentures saines de quarterbacks américains. Un incubateur géant s’était installé dans le coin, nous avait expliqué Jeanne, et toute cette jeunesse travaillait dans l’univers exaltant de la « tech ». Ils avaient moins de la moitié de mon âge. La vie venait à eux, chargée de fruits mûrs et d’hydromel. L’époque était leur terrain de jeu, le monde un village de vacances. Ils se mouvaient avec agilité de Shanghai à Londres, de Paris à Johannesburg, partout où il y avait une connexion 5G. Interrogés sur leurs projets, ils adoptaient des poses rêveuses pour parler d’un monde où chaque centimètre carré serait irrigué par des flux numériques. Peu importe que lesdits flux charrient les pensées rachitiques des *digital natives*, l’important était que les flux ne s’arrêtent jamais et que leur réseau soit toujours plus serré – qu’internet soit la respiration du monde. Ces prométhéens délire tenaient, pour beaucoup, de la posture. La raison profonde de leur engouement était celle qui menait le monde

À Pessah, la Pâque juive, le plus jeune convive pose la question rituelle : Pourquoi cette nuit est-elle différente des autres nuits ?

La Peugeot ne répond plus.

« *Fuck !* » lâche Willow, qui se cramponne au volant.

Cette nuit, on a sectionné son câble d'alimentation en liquide de frein.

Remerciements

Je remercie Claire Berest, Cyprien Andres, Simon Bertin, Jean de Saint-Chéron, Dana Burlac et Lize Veyrard.

Également Tanguy Meunier, Gabriel Martinez-Gros et Lélia Picabia.